

Vous insinuez....

—Mon très cher Paul, je n'insinue rien. Ecoutez, puis faites votre profit de ce que vous entendrez. Voici les nobles convives de M. Provenchère. Je vais tâcher de rappeler au sous-préfet qu'il peut avancer la solution d'une affaire des plus importantes pour moi.

Fort étonné, Paul songea à renouer connaissance avec plusieurs personnes qu'il voyait familièrement autrefois, et se promit, tant sa curiosité était éveillée, de trouver l'explication des mystérieuses paroles d'Edmond.

Tout d'abord, il examina attentivement Mme de la Géraudaye.

La jeune femme paraissait être fort intimidée. Son regard errait avec une sorte de terreur sur la foule qui l'entourait. Appuyée au bras de son mari, elle se pressait contre lui par un geste d'enfant peureux d'une adorable naïveté.

Jolie plutôt que belle, une grâce exquise donnait à chacun de ses mouvements un charme incomparable.

C'était une de ces femmes qui plaisent au premier aspect et dont un examen attentif ne détruit pas l'élan, tout de sympathie, qui a porté vers elles.

Cependant Paul remarqua plus d'un coup d'œil méprisant, plus d'un geste prouvant clairement la répulsion inspirée par madame de la Géraudaye.

—En vérité, se dit le jeune homme, une aussi ravissante personne paraît être bien mal appréciée. Qu'est-ce que cela signifie et qu'en pense son mari ? Bah ! ce joli garçon, grand, fort, qui n'a pas dépassé trente ans, ne montre, sur son visage riant et haut en couleur, nul souci autre que celui de jouir d'une existence rendue facile grâce à sa fortune. Je m'y perds, mais j'obtiens le mot de l'énigme. Edmond parlera ou, à son défaut, Maxime me renseignera.

Cependant, un grand mouvement venait de se produire. M. Provenchère avait conduit ses hôtes à des fauteuils préparés sur une sorte d'estrade, au milieu d'autres sièges, où devaient prendre place les personnages les plus influents de la ville.

Il y eut un moment de trouble, plusieurs personnes sollicitaient à la fois l'honneur d'être présentées au doyen et au général. De ce nombre était M. de la Géraudaye.

Il allait franchir les deux marches de l'estrade, lorsque la main de la sous-préfète se posa sur son bras.

—Allez tout seul, cher monsieur, dit la dame, avec un aimable sourire. M. Provenchère s'est réservé le soin de présenter les hommes et, tout naturellement, c'est à moi que, de droit, revient le plaisir de présenter les dames. Vous pouvez laisser votre femme à ma garde.

Flatté, M. de la Géraudaye s'inclina et passa, pendant que Mme Provenchère emmenait la jeune femme à quelques pas.

—Asseyez-vous, madame, dit la sous-préfète, nous avons tout le temps. Je veux laisser écouler le flot des habits noirs et des uniformes ; nos toilettes perdraient trop à s'y mêler. D'ailleurs, cette cérémonie de la présentation est vraiment très insipide ; aussi je la retarde le plus possible.

—Vous avez bien raison, madame, répondit la jeune femme ; mais permettez-moi de trouver cette cérémonie plus imposante qu'ennuyeuse. La pensée d'être, ainsi, mise en évidence me donne un véritable frisson.

—Vraiment, reprit avec empressement Mme Provenchère. Vous êtes donc toujours aussi timide ?

—Plus que jamais. Et je désirerais bien que la présentation se terminât sans avoir à y figurer.

—Se peut-il ? Vous renoncerez volontiers ?...

—Oh ! avec joie, si je le pouvais sans mécontenter mon mari.

—Je vous vois tellement en peine que je veux essayer quelque chose. Laissez-moi faire. Peut-être parviendrai-je, sans que personne y trouve à redire, à vous éviter cet ennui. Mais je vous quitte pour un instant. Beaucoup de dames arrivent, il me faut les recevoir. Aujourd'hui, vous le savez, je ne m'appartiens pas.

L'air tout rayonnant, Mme Provenchère quitta la jeune femme : il sembla qu'elle fût délivrée d'un grand poids.

En passant, elle parla bas à plusieurs dames, dont la physionomie s'éclaira aussitôt.

Restée seule, madame de la Géraudaye se sentit de plus en plus troublée. Les regards qu'elle rencontrait étaient froidement hostiles ou méprisants. Les femmes semblaient lui demander compte de sa présence, les hommes se détournaient avec embarras.

Agitée, elle eût voulu s'éloigner, mais M. de la Géraudaye, engagée dans une conversation animée, se trouvait à l'autre extrémité du salon, et il n'y avait guère apparence qu'il voulût abandonner la fête.

Un certain temps s'écoula. Mme de la Géraudaye essayait de reprendre du calme. Tout à coup, une phrase murmurée à son oreille la fit pâlir. D'instinct, elle se leva, chancelante, et, traversant le salon, elle prit la main de son mari, le suppliant tout bas de partir.

—Voilà un singulier caprice ! s'écria M. de la Géraudaye. Pourquoi ne t'amuses-tu pas comme tout le monde ? Voyons, écoute ce beau morceau joué par l'orchestre. Un artiste de l'Opéra va chanter, et, ensuite, nous danserons ensemble. Cela me fera tant de plaisir ?

—Armand, mon ami, je suis souffrante, je te l'affirme....

Le visage de Cécile ne démentait pas ces paroles ; des larmes débordaient presque les paupières.

—Souffrante ! Alors, allons au buffet, une tasse de thé te remettra.

Sans écouter les protestations de Cécile, il l'entraîna.

Le buffet se trouvait, pour le moment, fort entouré. M. de la Géraudaye demanda une tasse de thé, l'offrit à Cécile, qui y trempa à peine ses lèvres, et lui-même prit une verre de punch.

Au même instant, arrivait le jeune homme que l'on avait appelé Maxime

Dutertre. Il alla avec empressement vers M. de la Géraudaye, et, lui tendant la main :

—Je vous ai cherché tout à l'heure, mon cher monsieur, lui dit-il ; mais, vous voyant fort occupé avec le baron de Grainville, je n'ai pas osé troubler ce grave entretien. Mme de la Géraudaye me permettra-t-elle de lui offrir mes hommages ? Mme. Provenchère était fort en peine de ne pas la voir, car la présentation des dames touche à sa fin et le bal va s'ouvrir.

—Eh bien ! Cécile, tu le vois, il faut rentrer au salon.

Puis s'adressant au jeune homme :

—Figurez-vous, mon cher Maxime, que ma femme voulait retourner immédiatement à la campagne.

—Madame est peut-être malade ; autrement, je ne m'expliquerais pas...

—Ce caprice ! acheva M. de la Géraudaye.

—Armand ! dit d'une voix douce la jeune femme, suis-je si capricieuse ? Je te l'affirme de nouveau, je suis souffrante.

—Mais, en effet, appuya Maxime, Mme de la Géraudaye est très pâle. Le grand air lui ferait du bien.

Puis, se penchant comme pour relever un de ses gants tombé à terre.

—Ne serait-ce pas, dit-il bas à la jeune femme, cette méchante réflexion de Mme de Tourgéville qui a causé tout le mal ?

Frémissante, Cécile leva les yeux sur Maxime, et, reprenant le bras de son mari :

—Mon cher Armand, supplia-t-elle, par grâce, laisse-moi retourner au château ! Eloi peut bien me reconduire. Je te ferai renvoyer la voiture.

La pâleur de Cécile était si grande, le tremblement de sa voix si pénible à entendre, que M. de la Géraudaye s'alarma.

—Mon cher Maxime, dit-il, vous présenterez mes regrets à M. et Mme Provenchère. Vous le voyez, ma femme est sérieusement indisposée. Je ne saurais la laisser repartir seule. J'écirai un mot d'excuse.

—Voulez-vous me permettre d'aller, demain, prendre des nouvelles de Mme de la Géraudaye ?

—Avec plaisir ; vous savez que vos visites me sont toujours fort agréables.

Maxime accompagna M. et Mme de la Géraudaye dans l'antichambre et donna l'ordre à un domestique de faire avancer leur voiture. Ensuite, comme s'il eût voulu bien constater leur départ, il ne quitta pas le perron avant d'avoir vu le coupé s'éloigner au trot de deux superbes chevaux.

Alors il revint vers Mme Provenchère.

—Est-elle partie ? demanda précipitamment la sous-préfète.

—Soyez sans crainte. Au train dont roule leur voiture, ils doivent être déjà à peu près chez eux.

—Décidément, Maxime, vous êtes un allié précieux. Jamais je n'aurais songé à faire parler la vieille comtesse de Tourgéville pour me sortir de ce cruel embarras. Merci.

D'un geste gracieux, Mme Provenchère envoya avec son éventail un petit salut au jeune homme.

Peu après l'orchestre du bal envoyait à tous les échos de la petite ville son harmonie retentissante.

II

LA CONSULTATION DES MÉDECINS

Le château de la Géraudaye était situé à deux kilomètres de... Bâti à diverse époque, le style de son architecture primitive avait disparu sous les additions, les prétendus embellissements exécutés par les différents propriétaires.

Mais si rien ne recommandait le château comme construction, il empruntait un véritable caractère de grandeur aux magnifiques avenues de vieux ormes et de vieux chênes qui y conduisaient ; à la pelouse splendide devant sa façade et au parc immense s'étendant, à perte de vue, derrière lui. Cette belle enceinte ombragée renfermait de gras pâturages, où des bœufs robustes, enfouis jusqu'au fanon, ruminaient à loisir, et des allées soigneusement entretenues, où de jeunes poulains de race choisie étaient exercés, car M. de la Géraudaye se piquait du renom d'éleveur modèle.

Avec la première lueur du matin, le château s'éveillait. C'était un bruit incessant d'appels de serviteurs entre eux ; de visites d'amis, de marchands ; d'arrivée de voitures ou de chariots ; de cris d'animaux, le tout dominé par la forte voix de M. de la Géraudaye, qui surveillait chaque chose, gourmandant, commandant tour à tour.

Mais, le lendemain du bal donné par le sous-préfet, la Géraudaye restait silencieuse. Les serviteurs, s'abordant d'un air mystérieux, prenaient des mines consternées et ne parlaient qu'à voix basse.

Vers cinq heures du soir, une voiture arriva ; elle amenait deux personnes : le médecin de la famille et un autre docteur, praticien renommé, établi à....

V. VATTIER D'AMBROSE.

A suivre